

## L&amp;G ④

*La linguistique est un conflit... d'intérêts.*

Les (pseudo) linguistes qui se réclament de Saussure et de la lignée (auto-proclamée) de ses « vrais » disciples, n'ont jamais compris cette lettre pourtant si célèbre ... de Saussure, que j'introduis dans tout enseignement de linguistique.

« Mais je suis bien dégoûté de tout cela et de la difficulté qu'il y a en général à écrire dix lignes ayant le sens commun en matière de faits de langage. Préoccupé surtout depuis longtemps de la classification logique de ces faits, de la classification des points de vue sous lesquels nous les traitons, je vois de plus en plus à la fois l'immensité du travail qu'il faudrait pour montrer au linguiste *ce qu'il fait*; en réduisant chaque opération à sa catégorie prévue; et en même temps l'assez grande vanité de tout ce qu'on peut faire finalement en linguistique.

» C'est en dernière analyse seulement le côté pittoresque d'une langue, celui qui fait qu'elle diffère de toutes autres comme appartenant à un certain peuple ayant certaines origines, c'est ce côté presque ethnographique, qui conserve pour moi un intérêt: et précisément je n'ai plus le plaisir de pouvoir me livrer à cette étude sans arrière-pensée, et de jouir du fait particulier tenant à un milieu particulier.

» Sans cesse l'ineptie absolue de la terminologie courante, la nécessité de la réformer, et de montrer pour cela quelle espèce d'objet est la langue en général, vient gâter mon plaisir historique, quoique je n'aie pas de plus cher vœu que de n'avoir pas à m'occuper de la langue en général.

» Cela finira malgré moi par un livre, où, sans enthousiasme ni passion, j'expliquerai pourquoi il n'y a pas un seul terme employé en linguistique auquel j'accorde un sens quelconque. Et ce n'est qu'après cela, je l'avoue, que je pourrai reprendre mon travail au point où je l'avais laissé.

» Voilà une disposition peut-être stupide, qui expliquerait à Duvau pourquoi par exemple j'ai fait traîner plus d'un an la publication d'un article qui n'offrait matériellement aucune difficulté – sans arriver d'ailleurs à éviter les expressions logiquement odieuses, parce qu'il faudrait pour cela une réforme décidément radicale. »

« **L'ineptie absolue de la terminologie courante...** »

Cette affirmation - justifiée - n'a été suivie que de peu d'effets, et ce, pour deux types de raisons opposées, outre celles, plus terre-à-terre, liées à l'organisation universitaire elle-même !

D'abord la métalangue que nous allons utiliser pour dénommer les classes (ou groupes, d'unités (ou atomes, ou monèmes, ou morphèmes, etc.) ; faut-il les dénommer ces classes qu'on pourrait garder sous d'autres repères (chiffres, formules, etc.) ? Oui, semble-t-il parce que la langue « naturelle » peut commenter toute sémiotique alors que l'inverse n'est pas possible. Mais, ce faisant, elle (la métalangue) entraîne - au niveau métalinguistique - le niveau zéro (de la langue). Le *niveau zéro* est d'ailleurs, lui-même, par exemple, une image qu'il est embarrassant d'accompagner.

Donc on ne peut pas parler de langue sans langue, et c'est là un fait (*ni problème (... mais aussi un problème) ni avantage (mais pourquoi pas ?)*) : toute la métalangue utilisée devra donc être - éternellement - critiquée pour la détacher du niveau zéro : prendre la métalangue comme un texte courant engage dans des fragments (néo-) grammaticaux, dans « **L'ineptie absolue de la terminologie courante...** ».

L'utilisation de la métalangue courante ne peut que donner lieu à un texte critique : et donc c'est en opposition à la grammaire, en la dénonçant, que s'écrit la linguistique : et, à ce titre « **L'ineptie absolue de la terminologie courante...** » est une des premières phrases de linguistique écrite en français. L'articulation de ce texte avec des descriptions d'autres langues va poser de nouveaux problèmes, introduisant une stylistique comparée (entre des langues particulières, la stylistique comparée... **en général** ne constituant qu'une somme de recettes de publications vaseuses)... discipline tellement riche d'enseignements qu'elle est (un peu) négligée, sinon rejetée dans une ... deuxième zone de la pensée profonde.

La **mise en écriture** constitue le premier moment de la description de la langue (langue, qui n'est ni **écrite**, ni **orale**, mais **dans** ces rapports) : en fait, nous ne savons pas ce qu'est une |langue|, ni, d'ailleurs, ses limites. Les tentatives de définition rencontrées sont toujours des définitions socio-politiques ou psycho-sociales (« *idiome national ou régional*, ou autre, d'une part, *moyen de communiquer, véhicule d'expression*, etc. d'autre part).

Pour ne pas rester dans ... l'amertume, poursuivons notre propos ! Tentons de montrer aux autres ce que tente de faire celui qui s'essaie à la linguistique !

Considérons un ensemble de données linguistiques (ensemble d'« item ») regroupées dans ce qui va constituer « le matériel » à analyser (« **corpus** ») : *pour plus de facilité, je vais garder l'orthographe académique du français, mais je ne vais pas « couper en mots ».*)

#Lechienmangelerat#  
#Lechienmangelebonbon#

En superposant le premier item au second (la superposition permet d'identifier deux occurrences comme des reproductions à l'identique, donc **mêmes**),

#Lechienmangelerat#  
#Lechienmangelebonbon#

j'isole 3 éléments (*atomes, morphème, morphe, etc.*)

#Lechienmangele  
rat#  
bonbon#

qui constituent le réservoir d'unités, résultats de la segmentation des item en constituants : le « lexique » de mon corpus.

Le règle de combinaison de ces unités est la suivante : tous (ils sont deux ici !) les items comportent #Lechienmangele et cet élément est suivi soit de rat# soit de bonbon# :

#Lechienmangele + rat# ou bonbon#.

En appliquant cette « règle » aux trois unités de mon « lexique », je *fabrique* deux items :

#Lechienmangelerat#  
#Lechienmangelebonbon#

qui sont exactement conformes à ceux du corpus initial : **mon analyse est donc adéquate et complète !**

A quoi ceci sert-il ? Impossible de fournir une réponse totalement valable !

(A quoi ça sert de respirer...  *finalement ?*)

Quel est le statut de ces fragments « possibles » : ceux qui, à un moment de l'item donnent lieu à un choix, ici : rat# / bonbon# ? Ils sont interchangeable, et c'est leur « place »... vide qui les définit : la linguistique disserte sur des objets **in absentia**. C'est ainsi que je propose de

nommer - au moins temporairement - **kinnouyi**, l'élément commutable, la possibilité de passer, à un (ou plusieurs) point(s) donné(s) : ce « mot » désigne, en hébreu, l'évocation du nom divin, en l'absence de celui-ci : absence de profération face à Sa formidable Présence.

« **Kinnouyi** » permet de rompre avec la tradition stoïcienne, et d'évoquer le groupe de ceux qui ont créé la linguistique et, en même temps, il permet de « faire la différence » avec la suite des textes donnés... à la linguistique, *telle qu'elle va être reprise par des grammairiens.*

Les « mots », utiles dans l'analyse de la mise en écriture, éclairent bien l'histoire de la grammaire : leur analyse par la technique empirique montre bien qu'ils ne constituent - en aucune façon - un atome, voire une unité (sauf graphique) :

**Nous partirons**, deux mots, s'analyse facilement en :

nous part+ir+ons, où

nous+ons ne constitue(nt) qu'un seul élément, « réparti » en deux points à l'oral comme à l'écrit,

ir, un élément qui commute avec « zéro » (part□ons), et enfin,

part qui commute avec sort, ment, sent, etc.

